

Friedrich Wilhelm Joseph Schelling
Essai sur l'idéalisme de la théorie de la science (1796-1797)
Extraits

(source : «Abhandlungen zur Erläuterung des Idealismus der Wissenschaftslehre (1796/1797)», in
Schriften von 1794-1798, Darmstadt, Wissenschaftliche Buchgesellschaft, 1975, p. 224-332.)

Section I

Seul un homme qui s'est frotté aux recherches empiriques peut s'élever véritablement jusqu'à la question de savoir quelle est la part de réel que comportent nos représentations. Un tel homme doit réunir deux qualités : une tendance générale orientée vers le réel, conjuguée avec la capacité de s'élever au-dessus des conditions concrètes et des objets particuliers pour pouvoir saisir la réalité en général, laquelle n'est pas objet de perception sensible. (233)

L'essence de la nature spirituelle est telle que sa prise de conscience de soi comporte une opposition originaire dont découle un monde réel en dehors de l'esprit (comme création à partir de rien), dans l'intuition. Il n'y a pas de monde qui puisse être là sans être connu par un esprit et inversement, il n'y a pas d'esprit sans qu'il existe en dehors de lui un monde. (238)

Le réel est seulement dans l'intuition. (239) [voir plus bas cit. p. 249-250]

Pour Kant, le monde était le produit des actions originaires de notre esprit. Ceux qui l'ont suivi ont pensé tout autrement (et ils ont erré) : pour eux, le monde et toute la réalité concrète sont quelque chose d'étranger à l'esprit et la parenté entre le monde et l'esprit est purement accidentelle. Ce qui ne les empêche pas d'essayer de soumettre ce monde et cette réalité à des lois qui proviendraient de leur entendement. On se retrouve avec un monde de choses en soi régi par les lois d'un esprit qui leur est étranger. Une pure aberration qui n'a rien à voir avec la doctrine kantienne. (240)

La nature n'a jamais été quelque chose de différent de ses lois. C'est à elles qu'elle doit son action qui ne dévie jamais de son cours, elle n'est rien d'autre que cette éternelle action. Ceux qui pensent autrement le font à partir d'un concept spéculatif de la nature, qui se pose comme indépendant des lois qui la gouvernent. Ils finissent donc par considérer que les lois naturelles ont été implantées en ce monde par un esprit qui le transcende. (241)

L'entendement sain n'a jamais séparé la représentation et la chose. Encore moins aurait-il l'idée de les opposer. C'est l'idéalisme qui sépare l'intuition du concept, l'objet de la représentation. L'idéaliste en ce sens est seul et abandonné au milieu du monde, dans lequel il vit entouré de spectres. Chez lui, il n'y a rien d'immédiat et l'intuition elle-même, où représentation et objet se rencontrent, n'est pour lui qu'une pensée vide. Une fois qu'il a séparé concept et intuition, représentation et objet concret, les représentations ne sont plus que des apparences, car il s'est coupé de la possibilité d'affirmer qu'elles sont des copies des choses en soi. Au contraire, celui qui pense plutôt notre représentation comme étant à la fois une représentation et une chose (ce qui a toujours été la position de l'entendement sain), quitte la voie de garage de la spéculation pour emprunter le chemin qui le ramène à sa nature propre. (242)

Section II

Même si dans nos connaissances, forme et matière sont indissociablement liées, la philosophie les sépare pour affirmer que la forme de nos connaissances vient de nous alors que leur matière vient de l'extérieur. (244)

La question ultime n'est pas de savoir comment les choses extérieures sont indépendantes de nous (puisqu'elles sont le substrat dernier de nos explications), mais plutôt celle de savoir comment les représentations des choses se retrouvent en nous. (244-245)

La vieille définition de la vérité comme concordance absolue de l'objet et de sa connaissance aurait déjà dû nous mettre sur la voie. Mais il est évident qu'aussi longtemps que l'objet est pensé comme une chose en dehors de nous, opposée à la représentation, il n'y a pas de concordance immédiate qui soit possible. D'où la recherche pour lier la représentation et l'objet au moyen de concepts, l'un comme la cause et l'autre comme l'effet. Mais ces recherches ne nous permettent pas de trouver ce que nous recherchons vraiment, à savoir l'identité de l'objet et de sa représentation. C'est cette identité absolue que nous devons présupposer, car l'entendement commun l'a toujours présupposée dans tous ses jugements. (245)

Quant à savoir si cette identité est possible en général, il se trouve qu'elle ne saurait l'être que pour un être qui s'intuitionne lui-même. Le seul exemple d'identité absolue entre objet et représentation se trouve donc en nous. Pour tous les autres objets, on peut demander comment leur être s'accorde avec la représentation que nous en avons. Mais ce qui se donne de façon immédiate et par suite saisit et comprend tous le reste est le Je en nous. Originellement, je ne suis pas un objet pour un sujet connaissant en dehors de moi, comme la matière, mais je suis là pour moi-même, abritant l'identité absolue du sujet et de l'objet, de la connaissance et de l'être. Or l'essence d'un esprit est justement de n'avoir pas d'autre prédicat que lui-même. L'identité de la représentation et de l'objet ne se trouve donc que dans un esprit qui s'intuitionne lui-même. Ce qui revient à dire qu'en intuitionnant les objets en général, cet esprit ne fait que s'appréhender lui-même. (246)

L'esprit qui s'intuitionne lui-même ne saurait se distinguer en même temps de lui-même : d'où l'identité absolue de l'objet et de la représentation. D'où également la croyance que la réalité serait uniquement dans l'intuition, car l'esprit ne distingue pas ce qui est réel de ce qui ne l'est pas. (249-250)

Pour séparer objet et représentation, nous devons pouvoir prendre nos distances par rapport à l'intuition, ce qui n'est possible que si nous pouvons agir librement. Ce qui revient à dire que nous devons pouvoir faire abstraction du produit de l'intuition ou du produit de notre action pour qu'elles puissent devenir objet pour nous. (250)

C'est seulement par une action libre que je peux prendre conscience de l'objet en face de moi. Pourtant, cet objet est là dans son environnement et non pas à cause de mon faire. D'où l'impossibilité de placer le point de vue de la conscience à l'origine de l'objet. Je ne peux agir librement dans l'abstraction sans poser un objet en face de moi, ce qui me rend dépendant. Pourtant, l'objet n'était originellement que dans l'intuition, sans s'en distinguer aucunement. Je suis donc à la fois indépendant (libre) dans l'abstraction et dépendant pour pouvoir avoir conscience de quelque chose. Pour résumer : il n'y a pas de conscience de l'objet sans conscience de la liberté, comme il n'y a pas de conscience de la liberté sans conscience de l'objet. (251)

Comme nous ne pouvons avoir conscience du concept qu'en opposition avec l'objet, et comme inversement nous ne pouvons avoir conscience de l'objet qu'en opposition avec le concept, nous croyons que concept et intuition sont dépendants l'un de l'autre, alors qu'ils sont originellement une seule et même chose pour la conscience. De même, originellement, l'action de l'esprit et son produit ne sont qu'une seule et même chose ; mais nous ne pouvons prendre conscience de l'une sans poser l'autre, et inversement. Abstraction faite de son produit, l'action est purement formelle ; le produit, abstraction faite de l'action de l'esprit, est purement matériel. (252)

Section III

On peut analyser indéfiniment la matière, c.-à-d. l'objet de l'intuition externe, le découper mécaniquement ou chimiquement, on ne fera jamais que rester à la surface des corps. Ce qui est solide et impénétrable dans les corps relève d'une force qui va seulement de l'intérieur vers l'extérieur, sans revenir à soi. Seule une force qui revient vers soi peut être dite interne. Ce concept d'intériorité ne convient donc pas à la matière. (259)

Mais aucune activité ne saurait revenir à soi sans sortir également de sa sphère : pas de sphère sans limite, pas de limitation sans espace à limiter. La propriété de l'âme qui la rend capable de connaissance immédiate (l'intuition d'elle-même) n'est donc que l'expression du double caractère de sa tendance vers l'intérieur et vers l'extérieur. Dans la mesure où ces deux tendances se conjuguent, on obtient une construction réelle de l'âme. Ce produit est dans l'âme, présent de façon immédiate, justifiant la certitude de nos connaissances. Toutes nos intuitions sont ainsi, originellement, internes, ce qui est en accord avec la tendance de l'âme à s'intuitionner elle-même. La question se pose alors de savoir comment nous passons de ce sens interne à l'externe ? La tendance de l'esprit à l'intuitionner lui-même le limite ; toutefois, cette tendance est infinie. L'esprit ne pourrait s'intuitionner lui-même dans ses activités diverses et contradictoires sans les envisager comme faisant partie d'un ensemble commun, c.-à-d. sans les rendre permanentes. Du point de vue de la conscience, elles apparaissent comme des activités au repos, c.-à-d. comme des forces qui sans être elles-mêmes actives, agissent contre l'impact extérieur. En ce sens, la matière n'est rien d'autre que l'esprit intuitionné dans son équilibre avec ses activités. (260)

Dans cette section, nous cherchons le passage de la philosophie théorique à la philosophie pratique. Or le principe premier de toute philosophie est la conscience de soi. Dans toutes ses activités, l'esprit recherche la conscience de soi. Il s'agit de la plus haute forme d'activité pour l'esprit humain, celle qui unit les deux mondes de la philosophie théorique et de la philosophie pratique. (263)

La simple succession des représentations, considérées extérieurement, produit le concept du mouvement mécanique. Mais l'âme ne doit pas seulement intuitionner la succession, elle doit aussi s'intuitionner elle-même dans la succession, car elle ne fait qu'intuitionner sa propre action. (265)

L'âme ne saurait s'intuitionner elle-même sans se voir comme un objet. Elle s'intuitionne donc comme un objet doté d'une force productive. En produisant ainsi sa propre représentation, l'âme est tour à tour sa propre cause et son propre effet ou, pour le dire autrement, elle est dotée d'une nature qui a sa propre organisation. Cette auto organisation de l'esprit humain garantit que rien ne puisse pénétrer en lui de façon mécanique, de l'extérieur. De plus, cette tendance à l'auto organisation doit également se retrouver dans le monde

extérieur. Le monde est une forme d'organisation qui s'est développée à partir d'un centre commun, les forces de la matière chimique constituant la limite des forces simplement mécaniques. Même les matières brutes, séparées de ce medium commun, se présentent suivant des formes régulières. (266)

La tendance générale de la nature à l'organisation se perd d'abord dans une variété sans fin que l'œil ne saurait mesurer. (266-67) Mais une recherche constante de l'organisation décrit l'esprit général de la nature qui forme progressivement même la matière brute. Depuis la simple mousse, qui ne présente pas d'organisation particulière, jusqu'aux formes les plus raffinées, qui semblent ne plus avoir grand lien avec la matière brute, est à l'œuvre la même pulsion vers un idéal qui est aussi celui de la forme pure de notre esprit. Or il n'y a pas d'organisation possible sans force productive. J'aimerais savoir comment une telle force est venue à la matière, considérée comme chose en soi. Il n'y a pas de doute que les choses hors de nous possèdent une force productive. Celle-ci est la force d'un esprit. Les choses en question ne sauraient donc être des choses en soi, produites par elles-mêmes : elles sont plutôt des créations, le produit d'un esprit. L'organisation graduelle et le passage de la nature non vivante à la nature vivante trahissent la présence d'une force productive, qui se révèle progressivement jusqu'à se développer pleinement dans la liberté. On sait que l'esprit doit s'intuitionner lui-même dans la succession de ses représentations, ce qu'il ne peut faire sans fixer cette succession. Tout ce qui est organique est donc en quelque sorte soustrait de la suite des causes et des effets. Chaque organisation est un monde en fusion (suivant Leibniz, une représentation confuse du monde). C'est un modèle éternel qui s'imprime dans chaque plante : si haut que nous remontions, nous trouvons qu'elle ne vient que d'elle-même et ne retourne qu'à elle-même. Seule la matière dans laquelle l'organisation s'incarne doit payer le tribut d'un caractère éphémère ; la forme de l'organisation (son concept même) est indestructible. (267)

L'esprit qui fixe la succession des représentations s'intuitionne comme un pouvoir productif, certes, mais non pas comme agissant dans l'acte même de produire la succession. Or le mouvement est ce qui correspond extérieurement à la succession interne des représentations. De son côté, la succession des représentations dans laquelle l'esprit s'intuitionne comme actif a également besoin d'un principe interne d'activité. Si l'esprit doit s'intuitionner comme actif dans la succession des représentations, il doit donc s'intuitionner comme un objet qui possède en lui-même un principe interne de mouvement. Un tel être est dit vivant. Il y a donc nécessairement de la vie dans la nature. De même qu'il existe une gradation dans toute organisation, il y a une gradation de la vie. C'est graduellement ou progressivement que l'esprit parvient à lui-même. Il est de toute nécessité qu'il s'extériorise et qu'il apparaisse comme matière organisée et vivante. Car la vie est le seul analogue visible de l'esprit. De même que l'esprit ne dure que dans la continuité de ses représentations, le vivant ne persiste que dans la continuité de ses mouvements internes. S'il n'y avait en nous un passage continu d'une représentation à l'autre, l'activité intellectuelle serait perdue. De même, s'il n'y avait dans les corps un engrenage constant des différentes fonctions, une reproduction continue de l'une dans l'autre, un constant équilibre des forces, la vie s'arrêterait. (268)

Note : On devrait revoir les recherches sur l'origine et le principe de la vie animale à la lumière de ces développements. Actuellement, recherches dans ce domaine s'en remettent à une force vitale qui n'est qu'une *qualitas occulta*. Or le *concept* de vie que nous développons ici se laisse facilement appliquer au *phénomène* de la vie. Ainsi, par exemple, s'il est établi que les deux matières (fluides) électriques proviennent de la lumière, il est facile de penser les différentes manières dont nous (de même que les différentes propriétés des corps qui sont engendrées par cette séparation) naissons à partir des matières positives et négatives

(vraisemblablement produites par la respiration), qui maintiennent la vie au moyen de leur conflit constant. (268)

Tout ce qui est humain a le caractère de la liberté. (268-269)

L'esprit doit s'intuitionner lui-même dans la matière vivante. Il ne s'en distingue cependant que par quelque chose d'intérieur qui est sa propre activité dans ses représentations. Chaque représentation de l'esprit se peint en quelque sorte dans les corps (l'objet extérieur est peint par la lumière qui passe par les yeux; on se fait une idée du mouvement par le moyen du déplacement de l'air dans l'oreille, etc.), les mouvements intérieurs de l'esprit doivent imiter extérieurement les corps, les illustrer en quelque sorte. C'est pourquoi l'homme est le seul animal à posséder une physionomie. Plus l'animal est proche de l'homme, plus sa physionomie s'en rapproche. Mais si l'objet est la reproduction de l'âme, il y a danger que celle-ci se perde dans la matière et qu'il n'y ait plus de différence entre les deux. Or l'esprit ne doit intuitionner que lui-même dans ses produits, c.-à-d. qu'il doit s'en distinguer. (269)

L'esprit rassemble en quelque sorte les éléments du monde dans ses corps. Il trace ainsi les limites de son acte de produire, car c'est dans un monde réduit qu'il intuitionne la sphère totale de ses actions possibles. Mais il ne sait que tel corps est régi par ses propres représentations que parce qu'il est conscient de ses représentations indépendamment des mouvements qui leur correspondent dans les corps. Comment l'esprit fait-il cette différence d'avec sa production? (269-270)

Sans énergie originaire de la pensée, nulle liberté de la pensée, sans liberté de la pensée, on ne saurait faire de différence entre représentation et objet. Or la conscience et la philosophie découlent de cette différence. Sans elle, toute notre connaissance serait empirique. Nous avons donc la capacité de former des concepts *a priori* qui sont en fait les manières originaires d'intuitionner *a priori* qui sont celles de l'esprit. En tant que concepts, ils sont le produit de l'abstraction, ce qui revient à dire qu'ils ne sont pas innés (car ce qui est inné est tel sans notre action). L'âme ne saurait être une chose particulière où auraient poussé certaines idées ; car sans ses idées, l'âme n'est rien. (272)

Mais le concept ne suffit pas à expliquer la conscience de soi de l'esprit. Nous ne pouvons dénier le concept et l'intuition aux animaux, que nous concevons pourtant comme étant dans un état constant de stupeur. Mais ce qui manque à l'animal (ou à l'homme lui ressemblant), c'est le libre jeu de la conscience qui distingue et relie, en un mot, le jugement, qui est le privilège de l'être de raison. C'est uniquement dans le jugement que les deux actions sont liées : la libre distinction de l'intuition et du concept comme la libre mise en relation de l'intuition et du concept. C'est uniquement par le jugement que nous déterminons l'intuition comme objet. Du fait que nous jugeons, une représentation se sépare de l'âme pour entrer comme objet dans une sphère qui se trouve à l'extérieur de l'âme. Mais le jugement lui-même n'est rien d'originaire. (273)

L'action par laquelle l'esprit se sépare de l'objet en est une d'autodétermination de l'esprit. L'esprit se détermine lui-même pour accomplir cette action, et il accomplit cette action en se déterminant lui-même. (274)

Il s'agit d'une impulsion qui porte l'esprit au-delà de tout fini. (274-275) L'esprit rejette également pour lui-même toute finitude et c'est dans cet acte purement positif qu'il s'intuitionne lui-même. Cette détermination de l'esprit s'appelle le vouloir. L'esprit veut et il est libre. La pure action absolue s'appelle volonté. C'est donc uniquement dans la volonté que

l'esprit est immédiatement conscient de son action. L'acte de vouloir en général est la plus haute condition de la conscience de soi. C'est l'action qui unit la philosophie théorique et la philosophie pratique. C'est le principe premier de la philosophie car on ne peut remonter plus haut : l'esprit n'est que pour autant qu'il veut, et il ne se connaît qu'en se déterminant lui-même. (275)

Mais du fait qu'il se détermine lui-même, l'esprit est maître de cette action en même temps qu'il la subit. (275-276) Cette lutte entre agir et subir se termine dans l'intuition d'un objet du monde. S'il ne pouvait reproduire cette lutte originaire entre activité et passivité, tout finirait là, sans l'intuition. Il parvient à la reproduire en se séparant du produit de l'intuition, ce qu'il ne parvient à faire qu'en se déterminant de la sorte une fois pour toutes, sans retomber dans la dichotomie agir/subir. Tout le système de nos représentations est porté par la liberté de notre volonté et le monde lui-même n'existe que par expansion et contraction de l'esprit. (Note : c'est là un tableau de la création constante que Lessing, dans son entretien avec Jacobi, prête à Leibniz.) Comme c'est de la volonté pure et de l'action de l'esprit que naît tout temps, il en découle que toutes les choses sont présentes en même temps dans le monde, et qu'elles se présentent suivant une suite infinie d'actions. Mais seule l'action originaire est synthétique, les autres ne sont qu'analytiques par rapport à elle. (276)

On a souvent douté que la philosophie théorique et la philosophie pratique puissent être réunies chez Kant. Si on avait examiné l'idée d'autonomie, on aurait vu qu'elle est le point où se fait la synthèse originaire de la philosophie théorique et pratique. (276-277) La détermination de l'esprit par lui-même est le passage commun de la philosophie théorique à la philosophie pratique. On aboutit au même résultat, que l'on parte de la philosophie pratique ou de la philosophie théorique. (279)

De la même façon qu'on ne saurait expliquer les forces qui régissent l'univers à partir de la matière, car celle-ci les présuppose, on ne peut rendre compte du système de notre savoir à partir de celui-ci. Car notre savoir et nos connaissances présupposent un tel système. La liberté transcendante ou volonté est ce qui surpasse les limites de toutes nos connaissances et de toutes nos actions. (280)

Cette liberté absolue ne se laisse concevoir qu'à partir de l'acte. On ne saurait remonter plus haut. La source de la conscience de soi est la volonté. À ce niveau, l'esprit a une intuition intellectuelle de lui-même : l'activité qui est visée va bien au-delà de l'empirique et ne saurait être saisie par des concepts. Sans intuition intellectuelle, il n'y aurait pas de pensée transcendante ni d'imagination transcendante, pas de philosophie, théorique ou pratique. (281)

Section IV

Notre réalisme originaire ne croit et ne veut rien d'autre que ceci : que l'objet qui est représenté soit en même temps celui qui est réel. (283) Un kantien qui ne voudrait pas s'en tenir à la lettre mais à l'esprit devrait dire que nous connaissons réellement les choses telles qu'elles sont en soi, ce qui revient à dire qu'il n'y a pas de différence entre l'objet tel que nous le représentons et tel qu'il est réellement. (284) Le sens kantien de la chose en soi n'existe pas vraiment avant lui. Il s'en sert pour nous éloigner de l'empirisme, qui voudrait expliquer l'expérience par l'expérience et le mécanisme par le mécanisme. (285)

«Le principe du sensible ne saurait être sensible» disait Kant, comme tous les philosophes véritables avant lui et avec lui. C'est justement là le caractère de ce qui est sensible d'être conditionné, de ne pas avoir son fondement en lui-même. Kant symbolise le fondement de tout ce qui est sensible dans l'expression : chose en soi. Comme toutes les expressions symboliques, celle-ci présente une contradiction car elle représente l'inconditionné au moyen du conditionné, l'infini par le fini. On ne peut faire autrement lorsqu'il s'agit de représenter les Idées. Comme Kant le souligne dans son écrit contre Eberhard, nous n'avons pas des choses en soi une connaissance théorique ou catégorique, se rapportant à leur être. (286)

On a souvent répété les catégories kantienne, mais sans comprendre ce qu'elles signifiaient. Chaque groupe de catégories se divise en deux catégories, qui sont reprises dans une troisième. Cela veut dire que les deux premières catégories sont des branches qui proviennent de la troisième, laquelle étend ses embranchements infinis à toute la nature. Ceci ne concerne pas seulement la possibilité de la matière ou celle d'un système du monde en général, car tout le mécanisme et l'organisme de la nature se ramènent à cette dualité de principes. Dans sa philosophie théorique, Kant ne fait que donner des indications vagues quant au principe supra sensible de toute représentation. Dans la philosophie pratique il se révèle être le principe de notre agir, celui de l'autonomie de la volonté, la liberté. (288)

L'idéalisme de Fichte et celui de Kant sont le même car ils affirment tous deux que le fondement de nos représentations ne se trouve pas du côté sensible mais du côté du suprasensible. Dans sa philosophie théorique, Kant doit symboliser ce fondement, et c'est pourquoi il parle de choses en soi, qui fournissent la substance de nos représentations. Fichte peut se passer de cette représentation symbolique, car il ne sépare pas la philosophie théorique de la philosophie pratique, comme Kant le faisait. Le principe de l'autonomie de la volonté, qui était la fine pointe de la philosophie pratique kantienne, est chez Fichte le principe de la philosophie dans son ensemble. Pour lui, ce principe n'est ni théorique ni pratique exclusivement mais les deux en même temps. (289)

L'acte par lequel nous sommes limités (passivement) et celui par lequel nous nous limitons (activement) sont une seule et même chose. C'est donc dire que nous sommes à la fois passifs et actifs dans le même acte, dans lequel nous réunissons la réalité (ou nécessité) et l'idéalité (ou liberté). (291)

C'est là le cœur de la philosophie transcendante. La nature originelle de l'esprit se trouve dans cette identité absolue du faire et du subi. (292) Cette unité originelle de ce qui est actif et de ce qui pâtit relève d'une nature qui s'affecte elle-même, une nature qui se détermine elle-même. (293)

Ce principe interne n'est rien d'autre que l'action originelle de l'esprit sur lui-même, une autonomie originelle qui du point de vue théorique est une représentation ou une construction de la chose finie, alors que du point de vue pratique, elle est un vouloir. Je peux exprimer cette détermination de soi par l'esprit dans une proposition fondamentale, qui est un postulat dont j'exige qu'il fasse abstraction de toute la matière de la représentation et du vouloir pour s'intuitionner dans son action absolue, une exigence que je suis en droit d'avoir car elle n'est pas simplement théorique : celui qui ne peut la remplir devrait au moins être capable de le faire, car la loi morale exige de lui une manière d'agir qui n'aurait pas de sens (294) s'il n'était conscient de posséder un esprit originelle. (294-295)

Il n'existe qu'une sorte de postulat qui est une force contraignante : les postulats mathématiques, qui peuvent être représentés dans l'intuition externe. Les postulats théoriques n'ont pas cet avantage, car ils sont des constructions du sens interne. Ils ne peuvent trouver leur force que dans leur application à la loi morale : étant catégorique, elle est seule à pouvoir leur conférer une nécessité. Or cette application n'est pas disponible pour le postulat théorique : représenter de manière originnaire. La représentation originnaire n'est donc pas à proprement parler un postulat mais plutôt la tâche de la philosophie. Le postulat recherché ne saurait être seulement théorique mais il doit être à la fois théorique et pratique. (296)

La philosophie n'est pas une science que l'on puisse apprendre mais plutôt l'esprit scientifique qu'il faut apporter à la science pour qu'elle soit autre chose qu'une connaissance historique. La philosophie n'est pas seulement un instrument, elle est le travail de la culture et de l'éducation. Ce qui la distingue des autres sciences est que la part de la liberté et de l'auto-activité y est beaucoup plus importante que dans les autres sciences. La philosophie d'un homme est la mesure de sa culture et inversement, c'est elle qui doit l'éduquer. La philosophie doit donc passer dans la vie (au moyen de l'éducation et de la formation), afin qu'à l'avenir elle ne soit pas seulement apprise ou enseignée. Elle doit partir d'un principe qui, bien qu'il ne soit pas encore valable en général, devrait l'être. Pour avoir une force même pour les hommes sans esprit, la philosophie doit avoir dans ses premiers principes un intérêt pratique. Elle doit débiter avec un postulat, une exigence générale (la conscience de soi-même comme être spirituel) qui nie par principe tout empirisme. (297)

Dans les temps anciens, on considérait la philosophie comme un feu sacré devant être gardé par des mains pures. Voilà pourquoi les premiers fondateurs préféraient cacher la vérité aux profanes. À mesure que la culture s'est développée et que plus de têtes ont pu y accéder, les écoles philosophiques se sont développées. Avec le temps, la philosophie a cessé d'être ce feu sacré que l'on devait garder en mémoire pour devenir un moyen d'éduquer la jeunesse. Longtemps encore, la différence entre savoirs ésotérique et exotérique est demeurée. L'époque qui a vu fleurir les sophistes en Grèce, ceux qui ont transformé la philosophie en profession permettant d'obtenir des honoraires, est également celle de la décadence de l'État et de la philosophie, qui ne serait plus qu'un art misérable de persuader l'auditoire en s'appuyant sur des fondements fallacieux. (298)

Même si la philosophie n'avait aucun intérêt pour l'humanité, elle devrait tout de même, si elle veut rester scientifique, avoir un principe qui ne soit pas seulement théorique. Car les actions théoriques de l'esprit humain se posent en opposition à la signification pratique réelle. Nous ne percevons la nécessité des actions originnaires de l'esprit qu'en opposition avec l'arbitraire des libres actions. De même, on remarque que l'esprit ne saurait être uniquement passif dans son acte de représenter ; en pensant cette passivité l'homme la dépasse, c.-à-d. qu'il agit librement. Or le problème de la philosophie théorique est justement de parvenir à réunir dans une explication de la représentation ces opposés : nécessité et liberté, pulsion et autonomie, passivité et activité. (298)

Les concepts ou même les catégories ne sont pas ce qu'il y a de plus originnaire mais ce sont des abstractions de quelque chose d'originnaire. Ce ne sont pas des actes nécessaires mais plutôt des actes idéaux. Les catégories ne sont pas l'acte de représenter originnaire lui-même mais plutôt une représentation de l'acte originnaire de représenter. (299)

L'idéal et le réel, la représentation et l'objet, le concept et l'intuition, ne sont distincts que pour la conscience ; au-delà de celle-ci, il n'y a pas de différence entre agir idéal et réel. (304)

La dualité originare de tout notre faire (à la fois actif et passif), est un principe supérieur d'où découle la synthèse originare (dans laquelle il n'y a pas de différence entre intuition et concept, sensibilité et entendement), un peu comme dans l'usage de l'entendement dans la table des catégories kantienne, la troisième catégorie découle de la réunion des deux premières catégories, Kant nous faisant assister à la naissance de la troisième catégorie à partir des deux autres au lieu de placer la troisième catégorie en premier. Le représenter originare ne peut donc être le principe de toute la philosophie, car il est lui-même une modification ou une application du principe premier dans lequel l'action et son objet sont une seule et même chose. (307)

Traduit de l'allemand par Josette Lanteigne